



Volume 40, Number 1, février 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400086ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400086ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roberge, R.-M. (1984). Review of [WINLING, Raymond, *La théologie contemporaine (1945-1980)*]. *Laval théologique et philosophique*, 40(1), 140–141.
<https://doi.org/10.7202/400086ar>

Par la nouveauté de son approche et la vivacité de ses propos, ce livre respire la jeunesse. Il est riche d'intuitions encore à exploiter.

R.-Michel ROBERGE

Raymond WINLING, **La théologie contemporaine (1945-1980)**, Paris, Éditions du Centurion, 1983, (15 × 22 cm), 480 pages.

L'ouvrage est une synthèse historique de l'évolution de la théologie entre 1945 et 1980. Il suit un plan chronologique en distinguant trois périodes : de 1945 à 1958, de 1959 à 1965, et de 1966 à nos jours. Comme le suggère la chronologie adoptée, l'ouvrage s'intéresse d'abord à la théologie catholique. S'il présente les principaux courants de la théologie protestante et orthodoxe, c'est « dans la mesure où ils ont exercé leur influence sur la théologie catholique, ou bien dans la mesure où il existe un jeu d'interaction entre les théologies des différentes confessions » (p. 8).

La période allant de 1945 à 1958 est présentée sous le signe de la tension entre « théologie officielle » et « théologie du renouveau ». La « théologie officielle » est vue comme essentiellement au service et sous le contrôle du pape considéré comme docteur suprême de l'Église. En vue de promouvoir l'unité de la foi catholique et de la préserver des attaques de l'extérieur, elle propose une théologie commune par-delà les différences linguistiques et culturelles. Cette théologie privilégie la scolastique, et en particulier la scolastique thomiste. Elle se limite à la défense, à l'explication et à la transmission du donné magistériel. La « théologie du renouveau » se développe sous l'œil méfiant de cette théologie intemporelle. Elle se nourrit à la fois d'un retour aux sources (études bibliques, patristiques, liturgiques, etc.) et d'une ouverture au monde moderne : ce qui donne une théologie plus personnaliste, plus attentive à la réalité sociologique, plus sensible à l'histoire, plus préoccupée des réalités terrestres et plus pastorale. Elle permet le renouvellement du problème de la foi et de celui des rapports entre Écriture, Tradition et Magistère.

La deuxième partie de l'ouvrage traite de la période du concile de Vatican II : de l'annonce du concile par Jean XXIII à sa clôture en 1965. En sciences humaines, c'est l'époque où l'approche structuraliste et le problème de l'herméneutique volent la vedette à l'existentialisme. Au sein de la théologie protestante, c'est l'ère post-bultmanienne

avec sa découverte du Jésus historique. Après ce coup d'œil à l'extérieur de la théologie catholique, l'auteur présente l'activité théologique provoquée par Vatican II. Il la regarde comme une victoire de la « théologie du renouveau ». Même si Winling ne le souligne pas explicitement, l'ouverture au monde que fut Vatican II apparaît comme marquée d'un temps de retard sur l'anthropologie. En effet, ce n'est pas au défi structuraliste ni aux enjeux du problème de l'herméneutique que la théologie s'ouvre, mais à l'existentialisme et à une lecture diachronique des documents du passé. Ce décalage par rapport à la culture était inévitable à notre avis. Le retard à rattraper était trop grand et, surtout, il ne fallait pas brûler les étapes. Une ouverture à l'anthropologie en émergence aurait distraité la théologie de son premier devoir qui était de corriger les effets sclérosants de la scolastique. Si elle avait été possible, une ouverture trop rapide au structuralisme aurait été un simple passage d'une scolastique à une autre.

L'auteur présente davantage l'événement Vatican II que les théologies nouvelles qu'il a autorisées. Il fait cependant une place spéciale à Rahner et à Congar qu'il regarde fort justement comme les figures de proue de l'époque.

Winling s'attarde plus longuement sur la période allant de 1966 à nos jours : « à côté d'un travail d'approfondissement des textes conciliaires, on assiste à une foisonnante activité de recherche, qui consiste à explorer des voies nouvelles, à expérimenter des méthodes nouvelles, à proposer des solutions nouvelles ». La théologie des lendemains de Vatican II se déploie dans un tout autre univers culturel. Les vieilles certitudes s'effondrent : ainsi, la confiance au progrès, à la raison, aux institutions, dans la civilisation occidentale, etc. En sciences humaines, on conteste la validité de l'histoire et de la métaphysique traditionnelles. Le structuralisme et la philosophie analytique mènent le bal. L'Église catholique fait des efforts pour rajeunir ses structures. Elle n'échappe pourtant pas à la crise des institutions. Les questions relatives au sacerdoce et à l'ecclésiologie la préoccupent particulièrement.

L'auteur fait une remarquable présentation de la théologie anglo-saxonne (de la culture, de la sécularisation, de la mort de Dieu, du processus, des Églises noires), des divers formes de théologie politique, et de l'évolution de la théologie latino-américaine (du développement, de la révolution et de la libération). Mais l'auteur étudie surtout les déplacements qui se sont produits à l'intérieur

de la théologie catholique traditionnelle. Il observe notamment qu'après Vatican II, la question de Dieu traverse une phase apophatique, que la christologie devient le centre d'intérêt de la réflexion théologique et que la doctrine du péché originel cède le pas à une sotériologie plus positive. Il termine par une revue des problèmes relatifs au rôle de la théologie et au statut des théologiens dans l'Église.

Tout au long du volume, l'auteur a tendance à considérer l'activité magistérielle comme une activité proprement théologique. Il s'y attarde. Il a raison, s'il veut souligner le lien très particulier que la théologie catholique entretient dans les faits avec le Magistère. De là à conclure, par exemple, que Vatican II « a fait de la théologie, de la théologie originale » (p. 152), c'est aller trop loin. Autre est la fonction du Magistère, autre est celle de la théologie dans la communauté chrétienne. Un événement magistériel n'est pas comme tel une activité théologique. Cet événement peut faire appel à la théologie ; il deviendra objet de théologie ; mais il n'est pas d'abord de la théologie. L'auteur aurait pu, à notre avis, se montrer plus critique face à cette tendance de la théologie catholique qui consiste à confondre Magistère et théologie.

On aura remarqué que l'ouvrage s'intéresse davantage à la production théologique qu'à l'évolution de la méthodologie théologique. Son érudition, presque encyclopédique, a de quoi étonner. En dépit de certaines longueurs et de nombreuses répétitions, ce livre demeure intéressant jusqu'à la fin.

R.-Michel ROBERGE

Édouard DES PLACES, *Eusèbe de Césarée commentateur. Platonisme et Écriture sainte*. Collection « Théologie historique », 63, Paris, Beauchesne, 1982, (21,5 × 13,5 cm), 196 pages.

Au fil de toutes ses œuvres, Eusèbe de Césarée cite et commente quantité de textes, qu'il emprunte aussi bien à l'Écriture qu'aux écrivains païens, juifs et chrétiens. Si, dans l'*Histoire ecclésiastique*, ces textes constituent la matière même dont se nourrit l'historien, ailleurs et notamment dans la *Préparation* et dans la *Démonstration évangélique*, ils sont exploités dans une perspective apologetique. Ces deux ouvrages complémentaires illustrent bien la méthode d'Eusèbe sur ce point : « Alors que la *Préparation* s'adressait aux Grecs,

pour retrouver dans le meilleur de leurs écrits la doctrine de Moïse, la *Démonstration* entreprend d'amener les Juifs à l'Évangile en montrant dans le Christ incarné et ressuscité le Messie prédit par les prophètes » (p. 123).

Cet aspect de l'activité d'Eusèbe, comme utilisateur et commentateur de textes, n'avait guère été mis en lumière jusqu'à maintenant. Le P. des Places a donc choisi, à la suite des travaux qu'il a menés sur Eusèbe, d'y consacrer une étude spéciale. Relativement brève et assez technique, elle donne tout d'abord un tableau d'ensemble de l'utilisation que fait Eusèbe de Platon (pp. 17-37) et des autres philosophes grecs (pp. 38-68), ainsi que de la littérature judéo-hellénistique (pp. 69-78) et chrétienne (pp. 79-84). Un deuxième chapitre sur l'Ancien Testament (pp. 85-142) étudie ensuite le traitement que fait Eusèbe des *Psaumes* et du livre d'*Isaïe*. On y trouve aussi un bref examen de quelques œuvres (dont la *Démonstration*, le *De theophania*, les *Eclogae propheticae*) sous l'angle de leur utilisation de l'Ancien Testament. Le chapitre troisième, consacré au Nouveau Testament, est beaucoup moins développé (pp. 143-154) que le précédent ; il examine les fragments qui nous sont restés des commentaires d'Eusèbe sur les Évangiles (les *Quaestiones evangelicae ad Stephanum* et *ad Marimum*, le *Commentaire sur Luc*), ainsi que les citations éparses du Nouveau Testament que contiennent la *Préparation*, la *Démonstration*, la *Théophanie* et le *Commentaire sur Isaïe*. Le dernier chapitre en embrasse moins large que le titre ne le donnerait à penser (« La méthode d'Eusèbe commentateur », pp. 155-192). Il s'agit plutôt d'une illustration de cette méthode, où on nous permet de juger sur pièces comment Eusèbe pouvait utiliser de diverses façons un même texte (en l'occurrence cinq textes d'*Isaïe* : 7, 14 ; 19, 1-4 ; 35, 1-7 ; 53, 7-8 ; 61, 1-3a). Les deux dernières sections de ce chapitre sont trop brèves pour qu'on puisse vraiment en tirer quelque chose (« Gauchissements au bénéfice d'une thèse », pp. 189-190 ; « Diverses manières d'amener une citation », pp. 191-192).

Tel qu'il est conçu, et en attendant une véritable étude d'« Eusèbe commentateur », ce petit livre rendra d'appréciables services. Tout d'abord, il servira d'index commenté pour retrouver de nombreux *testimonia* que cite Eusèbe (surtout dans la *Préparation*) ; ensuite, il fera voir en un coup d'œil l'importance d'Eusèbe comme témoin, et parfois témoin unique, de la culture de son époque et de ses contemporains.

Paul-Hubert POIRIER